

GARE AU KRIBOULAK

Lundi 16 septembre, 11h14, commissariat de Meaux. Dans le bureau du commissaire Géraldine Garrec, sa mère et Palardoux, à peine de retour de l'hosto, subissent un remontage de bretelles en règle de la part de leur supérieure.

— Vous n'avez rien dans la tête, ma parole ! De vrais inconscients ! Aller arrêter seuls un dangereux psychopathe, c'était de la folie !

— En plus on avait le ventre vide, rajoute Ghislain.

— Suffit ! C'est une faute professionnelle, vous auriez dû demander des renforts !

— On n'avait pas le temps, se défend Garrec, la situation exigeait que...

— N'essayez pas de vous justifier, lieutenant ! Et puis c'est quoi cette histoire d'indien canadien, j'étais pas au courant ! Y'a une procédure à suivre, merde !

Le silence retombe dans le bureau ; derrière la porte, Sylvain Putois et Hervé Bidoux se délectent de l'engueulade.

— Mon petit Bidoux, c'est bon pour nous, tout ça : bientôt ces deux charlots seront hors jeu. A nous les p'tites commissions pépères pour arrondir les fins de mois.

— Ils l'ont bien mérité, ils auraient pas dû se la jouer perso sur une affaire pareille. J'espère qu'on va les laisser sur la touche pendant un moment.

— Ca nous laissera le temps de marquer notre territoire : fais-moi confiance, Bidoux, si tu me suis on va se faire un joli paquet de fric, j'connais la combine par cœur. De la coke, des putes et du blé : d'ici six mois, Meaux pour nous ce sera Miami.

Malgré les remontrances de sa fille, Garrec essaye de sauver la face.

— Ecoute, Géraldine, pas la peine de nous chier une pendule, y'a pas mort d'homme.

— Y'aurait pu ! Vous avez vu l'état de Palardoux ?

— Mais il a toujours été comme ça ! Il a pas attendu d'avoir pris un coup de bidet sur la tronche pour pas savoir différencier sa gauche de sa droite !

— Pardon, chef, mais je m'inscris en faux, c'est juste que j'ai pas le sens de l'orientation et...

— Fermez-la, Ghislain, vous voyez pas que j'essaie de nous sauver la mise ?

— Bon, reprend Géraldine, au vu de vos précédents résultats, je veux bien vous faire une fleur, mais gardez à l'esprit que je vous ai à l'œil, la mise à pied est pas loin si vous continuez à passer outre mes directives.

— Bien, « chef », dit Garrec avec ironie.

— La discussion étant close, passons à votre nouveau job. Figurez-vous que mon ancien prof de philo, monsieur Pétouchal, a disparu : il était aux Lilas Mauves, un centre de repos pour fonctionnaires. (Ghislain sursaute.) C'est à Esbly, près d'ici, ce matin il n'était plus dans sa chambre, on vient juste de me prévenir.

— Et tu veux qu'on fasse du baby-sitting de vieux ? renchérit Garrec. On n'est pas infirmiers en gérontologie, bordel !

— Le prenez pas comme ça ! Vous jouez gros sur ce coup : si vous gérez bien cette affaire, sans heurts, maison détruite ni traumatisme crânien sur officier dans l'exercice de ses fonctions, j'envisagerais peut-être de vous réintégrer seulement avec un blâme. Puis c'est pas un cas ordinaire, c'est quelqu'un que je connais personnellement, alors ne me décevez pas.

— D'accord, mademoiselle Géraldine, on fera de notre mieux.

— Je ne doute pas de votre bonne volonté, Palardoux. J'espère que le lieutenant Garrec se montrera aussi raisonnable. Vous pouvez y aller, Jean-Gilbert va vous donner l'adresse. Et tenez-moi au courant de vos avancées.

— Bien, « chef », répond Garrec avant de sortir, avec Palardoux sur ses talons.

14h48, la Coccinelle conduite par Chantal Garrec s'arrête devant la grille de la maison de repos. Le nom de l'établissement « Les Lilas Mauves » s'affiche pompeusement en lettres de fer forgé sur l'immense portail.

— Chef, j'ai quelque chose à vous dire.

— Ecoutez, Ghislain, ça peut attendre un peu, non ?

Sans attendre de réponse de sa part, elle descend de la voiture et s'approche de l'interphone :

— Oui, qui est là ? demande une ridicule petite voix de grand-mère suspicieuse.

— Police : lieutenant Garrec, inspecteur Palardoux, on vient enquêter sur la disparition d'un des pensionnaires.

L'interphone ne renvoie aucune réponse hormis quelques raclements de gorge, mais la grille s'ouvre, laissant entrer la Coccinelle dans une vaste allée bordée de troènes. Chantal Garrec se rend soudain compte que Ghislain a l'air bizarre : il a les yeux fermés, respire avec difficulté et son genou gauche tremble nerveusement.

— Ca va Palardoux ? Vous vous sentez bien ? Vous faites pas une allergie aux pains aux raisins au moins, j'veus avais bien dit de pas en manger deux, faut faire gaffe quand on est allergique chronique, y a les allergies croisées, les oedèmes de Quake et tout le toutim,

j'sais de quoi je parle, j'en ai bavé avec Géraldine, elle était allergique au lait de vache, aux cacahuètes, au... putain, c'est quoi ce nabot ?

— C'est le directeur de l'établissement chef.

— Et comment vous savez ça, vous ? Vous avez fait une visite guidée de tous les asiles de la région ou quoi ?

— Justement, je

La Coccinelle est à peine garée devant le château du XVIIe aménagé en centre de repos pour fonctionnaires qu'un nain en blouse blanche, la soixantaine alerte, accueille les deux policiers avec un empressement trop appuyé pour être parfaitement honnête.

— Lieutenant Garrec, inspecteur Palardoux : ravi de faire votre connaissance, même si j'aurais préféré, croyez-le bien, que ce fût dans d'autres circonstances, cela dit, je pense que vous retrouverez très vite monsieur Paluchard, c'est un homme jeune encore, en relativement bonne santé mentale, je veux dire par rapport aux autres, c'est un des moins atteints, enfin, je veux dire, on est tous plus ou moins atteint si on va par là, c'est étrange lieutenant Palardoux, j'ai l'impression que votre visage ne m'est pas totalement étranger, bon qu'est-ce que je disais ? Ah oui, bien sûr : vous pouvez compter sur ma collaboration pleine et entière et tout le personnel est également à votre disposition pour répondre à toutes vos questions concernant la disparition de ce pauvre monsieur Paluchard, cela dit, pour moi, c'est une fugue, j'en suis certain, vous savez, c'était un prof de philo, enfin c'est toujours un prof de philo, si tant est qu'il réintègre l'Education Nationale un jour, quand il ira mieux, parce que s'il est là, c'est pas pour rien non plus, soyons honnête, ne nous voilons pas la face, bref, il aura emprunter un bouquin à la bibliothèque qui lui aura monté à la tête, des histoires de liberté et autres billevesées anarchistes et il aura voulu les mettre en pratique avec plus ou moins de...

— Excusez-moi, monsieur

— Granthomme, monsieur Granthomme.

— Excusez-moi, monsieur Granthomme, malgré tout le respect que j'ai pour les personnes de petite taille et le corps médical, mais il va falloir la fermer un peu et nous laisser en placer une.

— Ah, bon, d'accord, désolé, j'essayais juste d'être aimable, et de vous accueillir dans

— Ok, on a pigé, si vous voulez vraiment être aimable, libérez-nous une salle, une table et deux chaises pour travailler, ah et du café corsé et des aspirines ça serait pas de refus, j'ai la tête comme une pastèque et mon collègue est dans une phase post-traumatique.

— Sauf erreur de ma part, dit Ghislain, le disparu se nomme Pétouchal.

— Oui, sûrement, vous devez avoir raison, enfin entre nous, Pétouchal, Paluchard, peu importe, l'essentiel n'est pas là, et puis qu'est-ce qu'un nom si on y pense, un nom ce n'est...

Sans attendre que le directeur ait terminé sa phrase ou encouragé les policiers à pénétrer dans l'établissement, Garrec entre dans le hall, suivi de Palardoux, aux aguets, comme s'il redoutait une attaque de zombies mangeurs d'hommes.

— On a besoin de voir tout de suite la chambre de Pétouchal et d'avoir son dossier médical et tous les renseignements que vous avez sur lui.

— D'accord, pas de problème, je vous envoie une infirmière avec le dossier et sa chambre est au premier, chambre 320. Par contre, vous me comprendrez assurément si je vous demande d'avoir l'amabilité de bien vouloir ne pas embêter les pensionnaires qui sont déjà assez perturbés comme ça, de plus certains d'entre eux sont délirants et ils pourraient vous induire en erreur et vous aiguiller vers de fausses pistes, surtout n'écoutez pas monsieur Poirot, ne lui adressez même pas la parole, il se croit en permanence dans un roman policier, ses histoires sont certes farfelues et amusent les infirmières, mais je doute que cela vous soit d'un grand intérêt, je veux dire

— C'est bon, on a compris, on met Poirot à part, mais pour le reste, j'ai bien peur qu'on soit obligé d'interroger les patients, du moins ceux qui étaient le plus proche de Pétouchal.

Granthomme marmonne quelque chose entre ses dents puis disparaît au détour d'un couloir, laissant Garrec et Palardoux monter seuls au premier étage et trouver la chambre 320. Dans l'escalier désert, ils échangent leurs impressions sur le directeur :

— Ben, dis donc, il est remonté comme une pendule le doc, vous croyez qu'il carbure à quoi ? LSD ? Amphète ? Caféine à haute dose ?

— C'est peut-être son état normal.

— Ouais, en même temps, il a des excuses : moi si j'étais naine et si j'avais en charge cette maison de dingues, je crois que je testerais toutes les drogues possibles.

Au premier étage, il croise une petite femme aux cheveux roux bouclés âgée d'environ cinquante ans ; lorsque celle-ci chausse ses lunettes qui pendaient à son cou retenues par une chaîne argentée, son visage s'illumine :

— Ghislain, qu'est-ce que tu fais là ?

Comme Garrec s'étonne de la voir se mettre sur la pointe des pieds pour faire la bise à Palardoux, celui-ci s'écrit :

— Bonjour, Jacqueline : c'était ma prof de français en première et aussi en terminale, dit-il comme pour s'excuser auprès de sa supérieure.

La femme paraît stupéfaite, elle semble vouloir dire quelque chose, puis se ravise, l'air résigné, avant de demander :

— Vous venez pour les disparus ? Vous les avez retrouvés ?

— Les disparus ? Quels disparus ? Nous on vient pour Pétouchal, vous voulez dire que d'autres malades ont joué la fille de l'air ? demande Garrec.

— Résidents, ici on dit résidents et pas malades, c'est moins péjoratif, vous savez je suis prof de français, alors je tiens au sens des mots.

— Ok maître Capello, parlez-nous plutôt de ces évaporés dans la nature.

Les échanges de sourires que Garrec surprend entre Ghislain et cette femme lui font soupçonner qu'elle est plus qu'une ancienne prof.

— Tout a commencé il y a un deux mois avec la disparition de monsieur Faillite, un conseiller A.N.P.E très dépressif depuis qu'un chômeur lui a fracassé la tête avec son propre ordinateur. Dans la même semaine, Annabelle Melba, une jeune prof de maths en Z.E.P. qui est arrivée ici après avoir sauté du troisième étage en plein contrôle d'algèbre avec ses quatrièmes technologique, a disparu peu après sa tisane. Ensuite, il y a eu Sagamore Bourenbresse, un gosse de riche issu d'une lignée de prof de fac qui ne s'est jamais remis du rejet de son roman d'anticipation érotique par vingt-six maisons d'édition. Pour ces trois là, on n'était pas loin de penser qu'ils s'étaient foutus en l'air, soit dans le fleuve qui coule en contrebas, soit pendus dans la forêt, soit

— C'est bon, c'est bon, épargne-nous les détails s'il te plaît et parle-nous plutôt des autres, dit Ghislain, et ce tutoiement soudain met la puce à l'oreille de Chantal Garrec.

— Justement, les deux autres, ça m'a beaucoup plus étonné, parce que c'était un couple : deux hommes, Thomas et Jerry, qui travaillaient aux Assedic et qui avaient plein de projets, PACS, pavillon à Mulhouse, adoption, ils devaient sortir dans quelques jours et avaient réservé des billets d'avion pour l'Islande où ils devaient aller en vacances. C'est là que ça a commencé à me paraître louche toutes ces disparitions, alors ce matin quand j'ai pas trouvé Adolphe dans la salle de jeux pour notre partie de rami quotidienne, j'ai menacé le nabot d'appeler moi-même la police s'il ne le faisait pas.

— Merci pour toutes ces infos madame, on reviendra vous interroger plus tard, dit Garrec en apercevant une grosse infirmière antillaise les regardant d'un œil désapprobateur.

— Voilà tout ce qu'on a sur Pétouchal : son dossier médical et son dossier personnel avec des informations sur son passé, sa famille. La chambre est fermée : voici la clé, refermez quand vous aurez fini et ramenez la clé au concierge dans l'entrée.

— Si ça vous gêne pas, on va garder cette clé par-devers nous, il se peut qu'on reste ici plusieurs jours et on aura besoin de revenir régulièrement dans la chambre du disparu.

— Bon, comme vous voulez, mais dite-le au chef, je veux pas être responsable en cas de problème.

La chambre de Pétouchal correspond tout à fait à l'idée que l'on peut se faire d'une chambre de prof de philo : des dizaines de livres sur l'existentialisme entassés à même le sol, des fiches cartonnées rangées par ordre alphabétique dans un classeur marron, de A comme Aporie à Z comme Zarathoustra, des vinyles d'opéras de Wagner, douze recettes de tartiflettes envoyées par douze amies — celle de Monique m'a l'air la plus digne de confiance dit Garrec après les avoir toutes parcourues.

— Quelque chose cloche dans cette chambre Ghislain, j'ai l'impression qu'il y a un indice là sous notre nez et qu'on le voit pas.

— Je vois ce que vous voulez dire, chef : ça me fait pareil quand je fais des mots mêlés. Regardez : le lit est défait, on dirait qu'y a un truc sous le drap.

Palardoux soulève le drap d'un coup sec, découvrant une bêche.

— Putain, une bêche maintenant, c'est quoi ces conneries ? Encore une perversion sexuelle ? Un jardinier légumophile ? Bon, Palardoux, occupez-vous d'interroger les voisins de chambre de Pétouchal et de trouver une explication à la présence de cette bêche dans ce lit, moi je vais demander des comptes au nain, il va m'entendre, c'est moi qui vous le dit.

Sur ce, Garrec sort en trombe de la chambre et apostrophe une infirmière dans le couloir :

— Il est où le grand patron ? Dans son bureau ?

— Euh, c'est-à-dire, oui mais il faut pas le déranger, il est occupé, je vous déconseille

— Ah, bon, vous, vous me déconseiller d'aller le voir, ça c'est la meilleure, on a six disparitions sur les bas, dont cinq non déclarées, je crois qu'il a des comptes à rendre.

Dès que Garrec a tourné le dos, l'infirmière lui tire la langue et la traite de noms d'oiseaux. Quelques minutes plus tard, elle fait irruption dans le bureau du nain directeur de l'établissement, et là, elle surprend une scène pour le moins cocasse : Granthomme s'entraînant au kung-fu avec quatre autres nains. Décontenancée, Garrec ne peut s'empêcher d'éclater de rire, de bafouiller des excuses et de refermer la porte du bureau. Une minute plus

tard, une fois passé l'état de choc et retrouvé son état de colère initial, elle ouvre de nouveau la porte d'un coup sec et dit d'une voix tonitruante :

— Pause, on fait une pause, et vous le dirlo vous me devez quelques explications sur tous ces disparus.

Tous les participants quittent le bureau, gênés tandis que Garrec s'assoit sur le bureau adapté à la petite taille du directeur :

— C'est quoi ces conneries : vous savez que je peux vous coffrer tout de suite pour non-déclaration de disparition de personnes en état de fragilité psychologique, et pour un médecin ça peut être la radiation à vie, une forte amende, peut-être de la taule ferme, et si on retient la complicité d'enlèvement, alors là, n'en parlons pas.

— Ecoutez, ne nous énervons pas. Les faits, restons-en aux faits : six personnes ne sont plus revenues aux Lilas, ça ne veut pas dire qu'elles ont disparu, elles sont peut-être parties en vacances, vous savez, c'est pas une prison ici, les gens sont majeurs et vaccinés, ils peuvent partir quand ils veulent.

— Vous vous foutez de ma gueule ou quoi ? Vous voulez me faire croire que Pétouchal s'est tiré aux Canaries en pyjama alors que Jacqueline l'attendait pour sa partie de rami ? Et les autres ? Faillite ? Melba ? Bourenbresse ? Tom et Jerry ? Tous en vacances ? Ils ont eu un tarif de groupe ou quoi ?!

Pendant ce temps-là, à l'étage du dessus, Palardoux va interroger Gonzague Chikun-Gunya, professeur de français et poète martiniquais en dépression :

— Moi, j'ai rien vu, rien vu et rien entendu, de toute façon Pétouchal c'était un calme, sauf quand vous le lanciez sur Hegel, alors là il montait sur ses grands chevaux et pour l'arrêter on était souvent obligé d'appeler l'infirmière ou de l'assommer. Et puis, moi, je suis dans ma bulle, dans mon monde, je fréquente peu les autres résidents, mon art passe avant tout et ils sont incapables de comprendre ça.

Alors que Ghislain s'apprête à frapper à la porte de Denise Cochon, prof de génie civil en lycée professionnel connue comme étant une paranoïaque notoire, il a une illumination : il s'empare de la bêche dans le lit de Pétouchal et se met à courir dans le couloir, à dévaler l'escalier et à fouiller le parc jusqu'à ce qu'il trouve un abri de jardin.

Et là, c'est une vision digne des films d'horreur les plus gore, Ghislain en a l'estomac retourné — c'est Garrec qui avait raison, il avait exagéré avec les pains aux raisins. Des créatures hybrides tout droit sorties de tableaux de Bosch y sont entassées, en tout six cadavres impossibles à identifier : un homme, tête de girafe sur tronc humain agrémenté de

pattes de lion et d'une ridicule queue de ragondin ; une vieille à tête de gibbon, bras et jambes humains, abdomen de tigre et queue de pan ; une gueule de rhinocéros sur un corps de fonctionnaire flagada sans mains ; un zig à tête de pieuvre équipé de pattes avant de sanglier et de pattes arrières de zèbre ; un homme fluet à gueule de phoque, aux pieds en homards et aux mains en furets ; un dernier corps enfin, celui d'un petit gros à double tête d'ours et de loup, six paires d'ailes de chouettes dans le dos, le buste recouvert de carapaces de tortues. Ghislain, en bon professionnel, surmonte son dégoût et sa stupeur pour examiner la pièce à la recherche d'indices pouvant le mener au coupable. Sur un des murs, il lit quelque chose qu'il ne comprend pas, alors il le relit plusieurs fois, mais il ne le comprend toujours pas : « Gare au Kriboulak » est écrit en lettres de sang — avertissement prophétique.

Palardoux traverse le parc en courant, Garrec l'observe par la fenêtre du bureau du directeur qui est en train de confesser à demi-mots la négligence dont il s'est rendu coupable en ne signalant pas les autres disparitions. Elle ouvre la fenêtre et hurle :

— Alors, Ghislain, vous avez la chtouille ou quoi ?!

— Chef, chef, venez voir ce que j'ai trouvé dans l'abri de jardin : un vrai carnage des fourneaux de l'enfer, je suis sûr que vous avez jamais vu un truc pareil !

16h34, devant la grille des « Lilas Mauves ». Palardoux se retire un peu à l'écart pour vomir discrètement tandis que les corps sont chargés dans le véhicule qui va les conduire à la morgue la plus proche. Chantal Garrec demande à Tchang Margouling de lui livrer ses premières impressions :

— Pour moi, c'est un artiste, pervers et criminel peut-être, mais un artiste quand même, y a un certain goût dans ces assemblages de corps humains et de corps d'animaux.

— Margouling, tu sais quoi ? C'est toi le pervers ! Où tu vois de l'art là-dedans ?

— Au niveau esthétique, c'est vachement beau quand même, bon, bien sûr, il faut faire abstraction du fait qu'on a dû tué des gens pour créer cette œuvre, et y a toute une métaphore au niveau philosophique sur la frontière entre l'homme et l'animal.

— En tout cas l'affaire a pris une autre tournure, un sextuple homicide quand même, on reste ici pour le moment afin de tirer ça au clair. Dites-le au commissaire quand vous la verrez.

— La nouvelle, celle qu'est bien roulée ?

— C'est ma fille, tête de nœuds ! Surveille ton langage, Margouling, ou je vais te rentrer dans le lard façon massacre à la tronçonneuse ! Tu vas être aussi beau à voir que tes macchabées si tu continues !

— Pardon, commissaire, euh, lieutenant, je, je savais pas, enfin, je lui dirais, vous en faites pas. Bon, euh, au revoir, lieutenant.

— Ouais, c'est ça. (Une fois Margouling parti :) Imposteur. Ghislain, vous en êtes où ?

— J'avance, chef, j'veais continuer à interroger les pensionnaires.

— Ok, tâchez de leur tirer les vers du nez : y a forcément quelqu'un qui sait quelque chose, j'fais confiance à votre sens de la psychologie.

Quelques minutes plus tard, en parcourant les couloirs, Garrec entend la voix de Ghislain : elle approche de la porte numéro 123 et colle son oreille à la serrure. Elle ne saisit que ces mots « pense à manger des fruits et des légumes », après quoi elle entend les pas de Palardoux vers la porte et a juste le temps reculer avant qu'elle ne s'ouvre.

— J'ai appris des choses essentielles grâce à Jacqueline

— C'est votre mère : j'en étais sûre.

— Comment vous avez su ?

— Les légumes, Ghislain, c'est un truc de mère l'obsession des légumes. Alors vous avez découvert quoi ? Racontez-moi !

— Le Kriboulak, je sais ce que c'est. C'est le titre d'un poème hallucinatoire de 1918 d'un écrivain local, Marie-Emilienne Grizaille.

— Et ça parle de quoi ce truc ? Vous savez, Ghislain, moi et la littérature ça fait deux, à part « Le magazine des amateurs d'ornithologie » je lis pas grand-chose.

— Dans cette œuvre, que certains prétendent autobiographique, il est question d'un monstre mythologique qui tue des hommes et des animaux puis s'en approprie les pouvoirs en les incorporant à sa propre substance transcendée.

— Vous parlez comme un prof de Français dépressif, Ghislain.

— Ma mère est prof de Français.

— Et j' imagine qu'elle est pas au top en ce moment, sinon elle serait pas là.

17h04, salle de jeux. Garrec et Palardoux se font servir un café par Guitou, soixante-quatre ans, le patient le plus faible de l'établissement qui est le larbin de tout le monde :

— Ce pauvre homme, on dirait qu'il obéit à tout ce qu'on lui demande et certains doivent en profiter.

— Ecoutez Ghislain, arrêtez un peu avec vos bons sentiments, c'est à gerber à la fin.

— Mais, chef, il a passé tout l'après-midi à récurer les chiottes des trois étages et à laver les douches : c'est un peu de l'esclavage quand même selon la définition...

— Ghislain, si vous réfléchissez deux minutes, vous comprendrez que ce n'est que pure justice, ce type récolte ce qu'il a semé : il a torturé des élèves innocents pendant trente-cinq ans à coup de cross, de matchs de basket, de saut en longueur, j'en passe et des meilleurs. Non croyez-moi, les profs de sport, y a rien de pire, je sais de quoi je parle : Maurice, le mari de ma sœur Valérie, mon beauf quoi, il est tellement con qu'il est scientologue et prof de sport.

— C'est un patient ce grand type avec un chapeau ? dit Ghislain à voix basse, à l'oreille de Garrec.

L'homme en question, coiffé d'un grand chapeau noir, vêtu d'une cape noire doublée de velours rouge, appuyé sur une canne au pommeau à tête de canard, semble avoir entendu leur échange et se présente :

— Marquis de la Ripaille, enchanté, je viens voir mon ami Pétouchal comme tous les jours, où est-il ? Encore aux toilettes ? Ses problèmes intestinaux, ça vous flingue un homme. Moi qui vous parle j'ai du renoncé à aller au Mexique à cause de ça. Où est-il ? Infirmière, infirmière ! dit-il en déambulant dans les couloirs.

— C'est qui ce type ? On dirait le rejeton illégitime de Dracula et Fantômette.

— J'veus ai déjà dit que je collectionnais les Fantômettes quand j'étais petit ? J'avais un peu honte de le dire à mes copains d'école parce que Fantômette c'est pas très viril, eux ils collectionnaient plutôt les albums Panini sur les équipes de foot, alors Fantômette, c'était un peu mon secret.

— Ghislain.

— Quoi ?

— J'm'en fous à un point que vous pouvez même pas imaginer.

Dans l'entrée, Ripaille a l'air surpris de la disparition de Pétouchal. Gonzague Chikun-Gunya fonce sur lui lorsqu'il l'aperçoit à l'autre bout du couloir et il lui glisse un message dans la main :

— Je sou mets mon poème quotidien à votre sagacité quotidienne cher ami.

Le marquis le fourre machinalement dans sa poche alors que l'artiste des îles s'échappe subrepticement.

— On se croirait dans une pièce de théâtre, on dirait qu’il surjoue, vous trouvez pas, chef ?

— Du théâtre de boulevard alors, je m’attends à voir surgir Jean Lefèvre d’une seconde à l’autre.

— Mais chef, il est décédé Jean Lefèvre.

— Et alors ? Plus rien ne m’étonne dans cette maison de dingue : une bande de nains fait du kung-fu dans le bureau du dirlo, on retrouve des cadavres d’homme mêlés à des restes d’animaux, franchement si Jean Lefèvre ressuscitait d’entre les morts pour venir nous faire un petit coucou, ça m’étonnerait pas plus que ça.

19h04, cantine des Lilas mauves. Garrec et Palardoux ont décidé de passer la nuit sur place (on leur a trouvé deux chambres) et ils finissent leur repas avec un certain dégoût :

— Putain, elle est infâme cette choucroute, ça me fait regretter les pizzas tièdes du rital.

— Vous êtes de mauvaise foi, chef, le pâté était pas mal.

— Oui, mais c’était du pâté de quoi ? De chien ?

— Vous avez déjà goûté du pâté de chien ?

— Non, mais je suis sûre que ça doit ressembler à ça. Bon, je sens qu’on va faire impasse sur ce truc verdâtre et qu’on va filer rendre une petite visite à ce Marquis de la Ripaille dans son château.

19h32, château de la Ripaille. Garrec tombe lourdement sur la pelouse du parc, alors que Palardoux l’attend déjà de l’autre côté du muret.

— Putain, Ghislain, j’veus avais dit que j’aurai dû passer la première, vous m’auriez fait la courte échelle, j’ai plus vingt berges moi, en plus j’ai failli être recalée à l’entrée à l’école de police à cause du sport.

Des aboiements rageurs font se retourner Ghislain : sorti de nulle part, un énorme chien de garde leur fonce dessus.

— Merde, chef, regardez la taille de ce molosse, j’savais même pas que des chiens pouvaient être aussi gros. J’veus ai déjà parlé de ma phobie des chiens ?

— Non, on en est pas à un tel degré d’intimité, en tout cas, moi j’ai pas peur d’un sale clebs, cachez-vous derrière moi.

— Heureusement que vous êtes là, dit-il en s’abritant derrière elle.

L'énorme chien de chasse noir de race indéterminée se jète sur eux : de près, il semble à Garrec que sa patte arrière droite est plus petite et d'une couleur différente.

— Chef, pourquoi vous enlevez votre soutien-gorge, c'est peut-être pas vraiment le moment là, en plus vous savez que je suis fiancé ?

— Pas d'inquiétude : j'ai déjà fait ça des dizaines de fois, les chiens ça me connaît.

— Et si je lui tirais plutôt une balle dans la tête ? dit Ghislain qui vient de comprendre, avec un certain retard, les intentions de sa supérieure.

— Si vous voulez ameuter tout le quartier, allez-y, moi je la joue discrétos.

Sans attendre de réponse, Chantal Garrec fait une prise de judo au chien et l'étrangle avec son sous-vêtement, sous les yeux admiratifs de Palardoux.

Une fois la bête inconsciente, ils s'approchent à tâtons des fenêtres éclairées de ce qui semble être un laboratoire plein de bocaux, de tubes à essais et de différents microscopes. Le marquis de la Ripaille s'affaire dans la pièce en parlant tout seul.

— J crois qu'il nous a vus, chef, qu'est-ce qu'on fait ?

— On sonne, visite de routine.

Ils n'ont pas le temps de faire le tour de la maison et de sonner à la porte d'entrée que le marquis est dans l'entrebâillement de la porte :

— Vous auriez pu sonner à la grille, je vous aurais ouvert, vous avez de la chance que Frankenstein ne vous ait pas déchiquetés, il est très méchant avec les étrangers.

— On vient pour une visite de routine : monsieur Péluchal ainsi que cinq autres patients des Lilas mauves ont disparu ces dernières semaines et comme vous êtes un de leur proche voisin, on se disait que vous auriez pu voir quelque chose.

— J'aurais dû voir quoi exactement ? dit-il d'un ton suspicieux.

— Des allers et venus incongrues, des individus louches extérieurs à l'établissement en train de rôder, ce genre de trucs, précise Palardoux.

— Entrez, je vous en prie, asseyez-vous sur le canapé.

Les policiers s'exécutent et le marquis répond enfin à la question :

— Pour moi, s'il y a un suspect, c'est Gonzague Chikun-Gunya : il se fait passer pour un poète en dépression mais c'est surtout un escroc à la petite semaine, vous savez qu'il trafique des herbes qu'il revend aux patients ?

— Non, mais on peut vous demander comment vous êtes au courant de tout ça ? demande Palardoux, visiblement contrarié par les propos du marquis.

— Je viens deux fois par semaine voir mon vieil ami Pétouchal, sur le coup des 5 h et j'ai pu observer les agissements de ce voyou et ça ne m'étonnerait pas qu'il soit pour quelque chose dans ces disparitions.

— Au fait, vous l'avez trouvé comment son poème ? demande Palardoux.

— Pardon ? Quel poème ?

— Ben, celui que Gonzague vous a donné cet après-midi.

— Ah oui, le poème. Il était comme d'habitude, très mauvais.

— Revenons à Pétochard, reprend Garrec. Vous ne croyez pas à la thèse de la disparition volontaire ?

— Absolument pas. Pour les autres je ne peux pas être formel, mais Pétouchal n'aurait jamais fugué, il est bien trop casanier et soucieux de son petit confort pour faire une chose pareille et puis comme tous les angoissés il est très attaché à ses petites habitudes, ça le rassure : partie de rami avec Jacqueline après le petit déjeuner, tour du parc avec Guitou à 11h, repas à 11h45, belote avec le club des hémophiles schizophrènes à 14h30, lecture de Kierkegaard de 16h à 18h, repas à 18h45, infos régionales, « Plus belle la vie » et au lit avec une camomille. Vous voyez, c'est pas le style à faire du stop et à se payer une petite virée à Paris pour se livrer à je ne sais quelle débauche.

— Bon, on va pas vous embêter plus longtemps, merci d'avoir répondu à nos questions, en espérant ne pas vous avoir trop dérangé dans votre travail, mais quel est votre profession au juste ? dit Garrec avec une fausse naïveté.

— Je suis en disponibilité actuellement pour convenance personnelle mais j'ai été professeur en faculté.

— Où ça ? demande Palardoux, intrigué.

— Surtout à l'étranger, en Inde, au Mexique.

— Ah, je vois. Au revoir et merci encore, vous dérangez pas pour nous on connaît le chemin.

En traversant l'immense couloir du château, Garrec cherche à rassembler les pièces du puzzle et, lorsqu'elle aperçoit une vieille photographie dans un cadre en argent sur un guéridon près de la porte, elle dit à Palardoux :

— Vous pouvez faire des photos avec votre portable ?

— Oui, pourquoi ?

— Prenez une photo de ce cadre, j'ai comme un pressentiment.

En traversant le jardin, ils croisent le chien encore groggy :

— Vous voyez bien qu’il va mieux, dit Garrec pour rassurer Ghislain, grand défenseur des animaux.

Palardoux assène un grand coup de pied dans les côtes au molosse avant que Garrec n’ait le temps de dire quoi que ce soit :

— Un vieux compte à régler avec la race canine.

— Allez, ce coup-ci, faites-moi la courte échelle, de l’autre côté c’est du ciment et j’ai pas envie de me faire une fracture du crâne en plein milieu de l’enquête.

22h40, salle de jeux. Un épisode palpitant de « Joséphine, ange gardien » vient tout juste de s’achever que les fonctionnaires sur la jante s’apprêtent à aller au lit : Garrec et Palardoux, dont la mère est partie se coucher prématurément, discutent eux peinards.

— Faisons le point, Ghislain : six disparitions, six cadavres, des bouts d’animaux et une bêche comme seule pièce à conviction, cette affaire sent le sapin si vous voulez mon avis.

— Moi j’aime bien les sapins, Marmelade elle en met toujours un petit en mousse qui sent bon dans sa Twingo...

— Vos histoires de bagnole, on s’en carre ! Une idée de piste à tout hasard ?

— Chikun-Gunya, le poète martiniquais qui trafique des substances pas très légales à base de plantes des bois. Je le trouve sacrément louche.

— Vous dites ça parce qu’il drague votre mère ?

— Quoi ?

— Il lui parlait à l’oreille pendant la pub, mais c’est pas le sujet. Votre poète m’a l’air inoffensif, je me méfie plus du marquis, il connaissait Pétouchal puis il ressemble à un Paco Rabanne en fin de course, sans parler de sa piaule qui fout les jetons.

— Et si c’était un type travaillant dans un cirque qui avait fait le coup ?

— Pardon ?

— A cause des animaux, y’avait même une petite girafe.

— Un girafon.

— Une girafonne, elle avait une tête de fille girafe.

— N’importe quoi. Pourquoi pas un gang de nains comme les potes du dirlo tant que vous y êtes ?

— Ou un gang de faux nains.

— De faux nez ?

— Non, de faux nains. Des types qui se font passer pour des nains mais qui sont pas des nains, comme ça on croit que c'est des nains et on s'en méfie pas, des nains genre Passe-Partout et Passe-à-Dix dans Fort Boyard, enfin des faux nains, parce que eux, en fait, ce sont pas des vrais nains, pas ceux de Fort Boyard, hein, eux ce sont de vrais nains, mais les autres nains, ce dont je parle, les faux.

— Ghislain, vous avez bu ?

— Non, j'ai juste pris des petits granulés pour la toux que m'a donnés ma maman, on aurait dit de la bouffe pour oiseaux.

— Encore des saloperies de ce Chikun-Gunya, si ça se trouve vous vous êtes shooté au peyotl sans le savoir comme un foutu shaman ou ce con de Jan Kounen. Allez, Ghislain, suivez-moi, j'vous ramène dans votre chambre.

— Chef, vous voyez le grand lama poilu qu'est dans le couloir ? On dirait Barbelivien !

Mardi 17 septembre, 4h12, dans une chambre de l'aile ouest du bâtiment, normalement inoccupée pour cause de travaux. Un mouvement au niveau de la porte fait se réveiller Chantal Garrec : elle attrape son arme de service posée sous son oreiller et braque une forme en pyjama dans la pénombre.

— Du calme, chef, c'est moi, Ghislain !

— Palardoux, espèce de voyeur, qu'est-ce que vous foutez là ! C'est ma chambre, bordel ! Et mon intimité, vous en faites quoi ?

— Désolé, chef, mais j'ai entendu du bruit, comme si quelqu'un courait. Et le directeur nous a logé ici précisément parce que y'a personne, donc j'ai trouvé ça bizarre.

— Ghislain, vous êtes encore défoncé ?

— Non, non, j'ai un peu mal à la tête mais j'ai pas rêvé, y'a bien un type qui traîne ici.

— Bon. Sortez que je m'habille, on va aller faire un tour d'inspection. Et j'espère pour vous qu'on va au moins trouver un psychopathe fou prêt à passer à l'acte, je déteste être réveillée pour rien.

Cinq minutes plus tard, Garrec décoiffée et Palardoux toujours en pyjama — emprunté à Guitou — déambulent dans les couloirs déserts en travaux. Un bruit métallique les fait soudain se retourner : ils aperçoivent un homme de taille médiocre venant de buter sur un début d'échafaudage qui s'enfuit à toute berzingue.

— Courez-lui après, Ghislain, moi je fais le tour !

— Ok, chef !

Pendant que Palardoux se lance aux troussees du suspect maladroït en se croyant dans un épisode de Starsky et Hutch, Garrec tourne à droite en maudissant les activités sportives nocturnes.

— Au nom de la loi, arrêtez ! Ceci est une intervention policière, arrêtez-vous ou je vais faire usage de mon arme ! hurle Ghislain à l'individu en ligne de mire, sa seule arme étant alors le grelot accroché à la ficelle du pyjama de Guitou qui tinte misérablement.

Devant lui, l'homme a un comportement incohérent : il gesticule, saute comme un cabri, fait de grands mouvements avec les bras. La longue ligne droite traversée, ils arrivent dans l'aile sud : l'homme disparaît à un tournant, quand Ghislain vire à son tour ce sont deux hommes qu'ils distinguent dans l'obscurité. Une troisième forme apparaît de l'autre côté : elle balance le contenu d'un pot de peinture sur le premier et assomme le second avec ce même pot. Ghislain trouve l'interrupteur : la lumière s'allume sur un nain couvert de peinture bleu, un vieux type en robe de chambre affalé par terre et Garrec en train de cracher ses poumons, un pot de peinture trouvé au passage à la main.

— Qu'est-ce qui vous a pris, vous êtes folle ! Vous avez niqué ma chemise de nuit en pure soie ouzbek !

— Pardon monsieur le directeur, je vous ai confondu avec le suspect, dit Garrec en ahanant.

— J'étais sur le point de le maîtriser avec une technique de ninja ! (Il se tourne vers le vieillard dans les vapes aux pieds nus ensanglantés.) Mais c'est Pétouchal !

— Je croyais qu'il était mort, objecte Ghislain.

— Moi aussi ! renchérit Granthomme. Vous êtes des flics de première bourre, rien à dire, pas foutus de différencier les disparus des cadavres ! Vous aurez des comptes à rendre tous les deux, croyez-moi bien !

— En attendant, envoyez-moi la note du pressing, conclut Garrec en regardant le pauvre Pétouchal qu'elle vient s'estourbir.

5h08, Garrec et Palardoux sortent du bureau du directeur ayant servi à l'interrogatoire du suspect. A l'extérieur, Granthomme, douché mais avec des écailles bleues incrustées dans les oreilles, les attend pour en savoir plus sur le mystérieux retour du prof de philo.

— Alors, c'est lui qu'a zigouillé les autres ?

— J'en doute, monsieur le directeur. On dirait que Pétochard a perdu la boule.

— C'est Pétouchal, chef.

— On s'en fout, en tout cas il a répondu à aucune de nos questions.

— On dirait un cd deux titres rayé de tube de l'été, rajoute Palardoux, il fait que répéter « Le Kriboulak, c'est le Kriboulak, le Kriboulak, c'est le Kriboulak... »

— Et c'est quoi ça ?

— Un longue histoire, coupe Garrec. Mais s'il est vivant c'est qu'on a un mort inconnu sur le dos. Et qu'est-ce que vous foutiez dans les couloirs à quatre heures du mat' ?

— J'avais peur, tiens ! Vous m'annoncez que six personnes ont été bousillées dans mon établissement et que le tueur court toujours, ça me cause des suées, des hémicrânes, des insomnies pour tout dire, c'est pas étonnant vous me direz, mais quand même, ça me tarabuste, j'ai le cœur qui s'emballe, je crains pour ma santé, les cachetons j'en peux plus, je deviens zinzin, je peux pas dormir alors je décide d'aller faire une ronde, de protéger mes clients, ça paraît logique, faut faire tourner les affaires, vous savez ce que c'est, et voilà que cet olibrius me tombe dessus à l'improviste, j'ai eu tellement la trouille que sans vous je l'aurais savaté, faut me comprendre, moi je pensais que stocker des fonctionnaires dépressifs ce serait pépère comme boulot, résultat les cadavres s'amoncellent, on se croirait à Bagdad, j'ai pas de formation pour ça puis j'ai pas une gueule d'Iranien, hein, bon, non mais c'est vrai, j'ai rien contre les Iraniens mais bon, hein, on les connaît...

— Chef, Bagdad, c'est en Irak, non ? murmure Ghislain.

— Monsieur, le directeur, reprenez-vous. Nous allons faire la lumière sur cette affaire, soyez en sûr. Ramenez Pélouchal à sa chambre : quoi qu'il ait vu ou fait, il est trop sous le choc pour nous dire quoi que ce soit pour l'instant. Ensuite, vous nous laisserez consulter les dossiers de toutes les personnes résidant ou travaillant ici, et vous nous sortirez ceux de tous vos « clients » depuis l'ouverture de la clinique.

— Depuis mars 1988 ?

— C'est ça. On va tout reprendre à zéro, quelque chose a dû nous échapper.

— La journée va être longue, chef.

— Surtout pour vous, Ghislain. J'ai eu le sommeil paradoxal perturbé, j'vous préviens qu'à deux heures tapantes j'irais faire une sieste, et n'en profitez pas pour mater Derrick en lousdé pendant ce temps.

17h12, zoo « Sim » à Meaux. Devant la cage en verre des boas afghans, Géraldine et J.R., duo improvisé formé pour l'occasion, font la connaissance de Sylvaine Petipois, la

quadragénaire sous médocs directrice de l'établissement. Elle les a avertis dans l'après-midi d'un « vol ignoble » commis dans son zoo : soucieuse de mieux connaître Jean-Rémi, dont le simple nom suscite bien des médisances suspicieuses autour de la machine à café du commissariat, Géraldine a décidé de faire équipe avec lui pour cette fois.

— Commissaire Garrec, inspecteur Tribouillard, ravie de vous rencontrer madame Petipois. Qu'en est-il de cette sombre histoire de vol ?

— Une histoire horrible, oui, infiniment dégueulasse ! Ca me fout des nausées depuis une semaine !

— Le vol remonte à sept jours ? demande J.R. d'un air ténébreux.

— Huit pour être précis, dans la nuit du 8 au 9. Un acte odieux, criminel, je m'en bouffe les ongles au sang, vous savez ! dit-elle en exhibant ses doigts grignotés.

— Calmez-vous, madame. Expliquez-nous tout.

— Bah c'est facile, c'est à cause des kodkods.

— Des koalas ?! rectifie J.R.

— Non, des kodkods. C'est des tout petits chats qu'on trouve dans les buissons au Chili. On avait les trois seuls spécimens d'Europe centrale, la fierté du zoo, le mois dernier on a encore eu des félinophiles allemands et suédois qui sont venus les admirer. Et dans la nuit du 8, donc, on nous les a piqués lâchement, et on a aussi embarqué une chouette laineuse, deux girafons, une grosse tortue polaire, un canard de Mongolie et deux psittaciformes à pattes zygodactyles.

— Hein ?

— Des perroquets à la con, quoi ! J'm'en fous des perroquets, j'ai toujours détesté ça ! C'est pour les kodkods que ça me chagrine, ils valent trois plaques chacun !

— Vous en faites pas, madame, on va les retrouver. Mais pourquoi ne pas avoir contacté la police plus tôt ?

— A cause des kodkods.

— Vous êtes sûre qu'ils n'ont pas aussi volés des koalas ? insiste J.R.

— Non ! J'aurais préféré, remarquez ! Si je vous ai pas appelés, c'est parce que j'attendais la demande de rançon. L'année dernière, on nous a volé un bébé puma bolivien : trois jours après, on nous a demandé trente mille balles sinon ils le tuaient, vidéo de menace à l'appui. On a obéi sans appeler les flics, on a filé le fric et le bébé puma est revenu.

— Il va bien ?

— Hélas non, on l'a fait piquer y'a deux mois, il a à moitié bouffé un gamin cancéreux qui rêvait de voir un puma, celui-là il l'a vu de près au moins, enfin bon, on a un procès au cul quand même. Mais pour les kodkods que dalle, pas de demande de rançon, alors j'ai décidé de vous appeler. Ce sera facile, je connais déjà le coupable.

— Ah bon ?

— Oui, c'est Scropetto Machagasse, un Sicilien de Marseille qui travaille ici depuis deux ans, son boulot c'est de nettoyer les cages des fauves, c'est dangereux mais il touche une assez grosse prime de risque comme ça, je m'occupe aussi de la comptabilité et croyez bien que ça nous ponctionne ce genre de prudence.

— Qu'est-ce qui vous fait penser que c'est lui ?

— Le bon sens. Ca fait huit jours qu'il vient plus bosser, depuis le vol en fait. Avouez que c'est louche. Il a dû se tirer dans le Sud. Il répond pas au téléphone et chez lui tout est fermé.

— Donnez-nous quand même l'adresse, on va aller y faire un saut, dit Géraldine sans paraître convaincue.

— Tout ce que vous voulez, mais je vous supplie à genoux, sauvez mes kodkods ! implore Petipois, passablement azimuthée, en un début de sanglots.

Quelques minutes plus tard, au moment de remonter dans la voiture, J.R., côté passager, pose soudain la main sur le bras de Garrec fille, comme pour l'avertir d'un danger.

— J'ignore pourquoi, Géraldine, mais je vois un koala.

— Pardon, Jean-Rémi ?

— Un gros koala. Je l'ai vu en rêve de manière très nette. Croyez-moi, commissaire, tôt ou tard un koala se dressera face à nous, dit-il d'un ton lugubre en attachant sa ceinture.

17h28, devant le 4, Allée des Branquignols. Géraldine se gare en un créneau parfait devant la maison aux volets clos. Elle frappe sans succès à la porte pendant que J.R. fait le tour. Personne ne répond. Elle rejoint Tribouillard qui regarde d'un œil mauvais la porte de derrière.

— Je sais que c'est contre la procédure, J.R., mais il faudrait peut-être que l'on essaye de rentrer pour voir si...

— Je ne crois pas que ce soit une bonne idée, Géraldine. Cet endroit renferme un grand danger. Nous ferions mieux de retourner au commissariat.

— Et de laisser tomber l'enquête ? Pas question, la vie de trois kotkots est en jeu. Défoncez cette porte, on dira que c'était ouvert quand on est arrivé.

— Bien. Mais restez derrière moi et sortez votre arme au cas où.

D'un coup de pied puissant, J.R. enfonce la porte : il tombe nez à nez avec un koala obèse, ce qui ne semble guère le surprendre.

— Vous voyez, je vous avais bien dit qu'on trouverait un koala.

— Bien joué, J.R., vous avez le nez creux. Mais pas de danger en vue, dit Géraldine en rangeant son arme.

— Dieu soit loué, vous êtes enfin venus ! Alléluia !

Géraldine et Tribouillard lèvent les yeux : malgré l'obscurité, ils voient un type à la gueule de déterré et aux habits déchirés assis sur un placard, sa tête touchant le plafond, un sachet en plastique dans la main.

— Qui que vous soyez, sortez-moi de là ! Je deviens barjo ! Ca fait une semaine que je bouffe que des biscuits au rutabaga, j'en ai ma claque !

— Qu'est-ce que vous faites là ?!

— Je me protège de Baloo, quelle question !

— Baloo, c'est le koala ? demande J.R.

— Non, lui c'est Godzilla. Baloo, c'est le tigre.

— Le tigre ?

La confirmation est rapide : un félidé albinos de deux mètres de long bondit sur Tribouillard qui a tout juste le temps de se jeter au sol pour l'éviter. La bête fend l'air de ses griffes, sous le regard terrorisé du type du placard : Géraldine court, prend appui sur la table basse et saute derrière le canapé.

— Géraldine, ça va ?

— Bougez pas, J.R., je vais l'abattre.

— Surtout pas ! Laissez-moi faire.

Tribouillard se lève et s'approche de l'animal au pelage immaculé qui le toise sans l'attaquer. J.R. extrait une poignée de poussière de sa poche et la lui souffle au visage : dans les trois secondes, le tigre blanc s'effondre sur place, figé comme un vulgaire félin empaillé.

Géraldine sort de sa cachette encore tremblante.

— Qu'est-ce que vous lui avez fait ?

— Je lui ai envoyé de la poudre de défense de narval dans les narines : pris en infusion, ça soigne les rhumatismes, guérit de la rougeole, fait repousser les cheveux et diminue l'effet de serre. Et jeté dans la tronche, ça paralyse.

— Efficace, votre poudre de narvalo. Et vous en avez toujours sur vous ?

— Je pressentais un danger, j'avais pris mes précautions.

— Tant mieux. (En se tournant vers le type au placard :) J'imagine que c'est vous, Scropetto ?

— Non, moi c'est Jean-Louis.

— Ah. Descendez quand même de là, on a à vous parler.

19h12, dans la chambre de Scropetto Machagasse. Géraldine et J.R retournent chaque centimètre carré de la pièce depuis près d'une heure, à la recherche d'un indice les menant à l'assassin supposé du malheureux Scropetto.

Une fois remis de ses émotions, Jean-Louis leur a raconté toute l'histoire : il y a huit jours, Scropetto et lui — ils sont coloc — ont volé les animaux au zoo pour les revendre à un type rencontré par le premier dans un bar un soir de déroute de l'Olympique de Marseille en Ligue des Champions. Scropetto devait faire la livraison dans la journée : dans les heures qui ont suivi, la chaîne de Baloo, son tigre albinos de compagnie — les volets sont toujours fermés car la bête ne supporte pas la lumière —, s'est cassée par mégarde. Sans son maître, l'animal est devenu dingue : Jean-Louis s'est réfugié en haut d'un placard contenant la bouffe de Godzilla — des biscuits diététiques au rutabaga et au chicon — et a survécu ainsi une semaine, le tigre menaçant de le déchiqueter à chacune de ses tentatives de fuite. Scropetto n'étant jamais revenu, Jean-Louis suppose que le mec à qui il a livré les animaux l'a descendu pour éviter de le payer, d'où la recherche acharnée de son adresse par les deux officiers.

— Godzilla, c'est un drôle de nom pour un koala, vous trouvez pas ?

— Vous savez, Géraldine, j'ai vu bien des choses étranges dans ma vie, et le règne animal ne me surprend plus. Vous saviez qu'un tapir peut ingurgiter en une journée le double de son poids en feuilles de chou ?

— Non, c'est surprenant, effectivement. Remarquez, une fois j'ai bien coincé un Kazakh qui avait avalé un micro-ondes entier, pièce par pièce. Ca lui avait pris une semaine. Et je vous dis pas le temps que ça lui a mis pour le faire ressortir.

— C'est pas à Esbly que sont partis Garrec et Palardoux ?

— Si, pourquoi ?

— J’ai trouvé une adresse du même endroit.

— Faites voir.

Géraldine jète un œil à la feuille, qui se révèle être un bout de serviette en papier tachée de graisse d’un mauvais snack-bar. On peut y lire : « Eugène Pétouchal, Château de la Ripaille, Esbly ».

20h34, aux « Lilas Mauves ». Dans la salle de jeux, Garrec, Ghislain et Guitou digèrent tranquillement en entamant une quatrième partie de belote corse sur une table envahie de haricots. Le lieutenant en profite pour faire le bilan de la journée écoulée.

— Pour mémoire, Ghislain, rappelez-moi le résultat de vos trente-quatre interrogatoires du jour. Et gardez les yeux sur votre jeu, j’aime pas les tricheurs.

— D’après les personnes interrogées, Gonzague leur vend à presque tous des plantes médicinales à des prix prohibitifs. Une prof de math m’a dit que ses tarifs avaient augmenté de trente-cinq pour-cent ces six derniers mois. Personne connaissait vraiment Pétouchal. Sa seule visite était le marquis. Il a toujours pas dit un mot et il a pas voulu manger. Margouling a appelé : l’un des cadavres remonte à deux mois, soit au début des enlèvements, le dernier d’une semaine. Vu que c’est pas Pétouchal, on sait pas du tout qui ça peut être. Et j’ai parlé à un type qui dit être le fils caché de Fabrice — vous savez « La classe » sur la 3 et « La valise » sur R .T.L.

— Il ferait mieux de rester caché alors. On a drôlement progressé aujourd’hui ; on attaquera les dossiers des vingt dernières années demain. Bon, je mise dix haricots rouges et trois haricots blancs, puis j’attaque à Cœur et je gicle deux Valets. Ghislain ?

— Je suis en misant tous mes haricots.

— Guitou ?

— Je contre avec du Trèfle. Brehan de Pique par la Dame. Je défausse mes deux atouts. Ça me fait trois huit. Je fais tapis avec une main de Carreau. Je crois que j’ai gagné, dit-il en raflant tous les haricots de Palardoux qui l’a mauvaise.

— Bravo Guitou, vous êtes un as. Heureusement qu’on n’a pas joué de pognon, Ghislain, vous y auriez laissé votre paye !

— Je me sens pas bien, chef, je crois que j’ai forcé sur les crevettes au guacamole. Continuez sans moi, je vais aux waters.

— Vous défilez pas, Ghislain, y’a une revanche ! (Il quitte la table précipitamment.) Guitou, on s’en refait une ?

— Volontiers, lieutenant.

— Vous mélangez ?

— Euh, sans vouloir me mêler de ce qui me regarde pas, lieutenant, j'ai peut-être un renseignement pour votre enquête.

— J'vous écoute.

— J'ai déjà entendu parler du Kriboulak.

— Vous avez lu le poème ?

— Non, c'est Pétouchal, il en parlait à son frère.

— Il a un frère ?

— Ben oui, le marquis.

— Ripaille ?

— Ben oui. Même qu'il engueulait salement Pétouchal, dans les toilettes, y'a de ça deux semaines peut-être. J'ai tout entendu, j'étais de corvée de récurage, mais je crois qu'ils savaient pas que j'étais là. Le marquis lui disait qu'il lui en fallait d'autres pour créer le Kriboulak.

— D'autres quoi ?

— Je sais pas, il l'a pas dit.

— J'ai compris. C'est le marquis qui les a tués. Il avait besoin d'une autre victime mais Pétouchal voulait pas. Il l'a kidnappé et l'autre s'est enfui. (Garrec réfléchit un instant.) Mais bien sûr ! Chikun-Gunya a compris lui aussi : il lui a pas filé de poème, il l'a menacé de le dénoncer. C'est pour ça que Ripaille nous a mis sur sa piste. Merci Guitou, vous nous sauvez la mise. On a du boulot, va falloir vous trouver quelqu'un d'autre pour jouer.

— Bof. J'vais plutôt regarder « Grey's Anatomy ».

Après avoir quitté le bon Guitou, Garrec ne tarde pas à tomber sur Palardoux, de retour des toilettes un peu barbouillé, à qui elle lance un triomphal :

— Ghislain, j'ai résolu l'affaire, c'est Ripaille le coupable !

— Chef, chef, ma mère a disparu, elle est plus dans sa chambre !

— Calmez-vous, Ghislain, tout va bien pour elle. Elle est dans celle du poète.

— Chikun-Gunya ? Mais elle m'a dit qu'elle était malade, une intoxication aux salsifis.

— Je sais, c'était une ruse. Elle voulait être tranquille avec son Martiniquais.

Au même moment, Gonzague Chikun-Gunya, débraillé et apparemment sonné, apparaît à l'autre bout du couloir. Ghislain se précipite vers lui :

— Où est ma mère ?

— Je, je sais pas. Elle est partie.

— Pas de blague, Chikun-Gunya ! prévient Garrec. On sait tout pour Ripaille, tu ferais mieux de parler illico !

— D'accord. C'est lui qui a amené les corps dans la cabane, je l'ai vu un soir que je cueillais des herbes. J'ai voulu le faire chanter mais il est passé par ma fenêtre pendant que je lisais du Lamartine à Jacqueline. Il m'a assommé avec sa canne. Je crois qu'il l'a enlevée.

— Sale ordure ! s'énerve Palardoux en l'attrapant par le col.

— Holà, Ghislain, pas de bavure ! Appelez des renforts et on va direct au château.

21h12, château de la Ripaille. Garrec et Palardoux, passé en second cette fois, rentrent dans la propriété après une rapide escalade. Pas de chien. Tout est désert. Ils remarquent une brouette, sans doute utilisée par le marquis pour transporter les cadavres à la cabane et ramener la mère de Palardoux dans son fief.

— Chef, on fait quoi ?

— Un barbecue, c'est la saison.

— Hein ?!

— Mais non, Ghislain, on va arrêter Ripaille, qu'est-ce que vous voulez qu'on fasse ? Par contre son château est foutrement grand, vaut mieux qu'on reste ensemble si on veut pas se paumer.

— Ok.

Ils entrent dans la bâtisse sans problème, la serrure de la porte principale semblant avoir été explosée à l'arme à feu. A l'intérieur, une semi-obscurité se dessine, les ombres des deux flics, en passant à proximité des candélabres aux bougies presque fondues, jettent des ratures inquiétantes sur les murs de pierres humides.

— Ce me fout les foies, chef, on attend pas les renforts ?

— Et votre mère ?

— Vous avez raison. J'vais passer devant, y'a pas de temps à perdre.

Palardoux ouvrant la marche, ils s'enfoncent dans les couloirs lugubres du château : au fur et à mesure de leur avancée, des plumes et des poils jonchent le sol, un air froid les assaille

et les regards immobiles de portraits effrayants suspendus aux murs les escortent. Ils errent là depuis une dizaine de minutes quand une voix les surprend :

— Mains en l'air !

— Géraldine ?!

Garrec se retourne : il s'agit bien de sa fille, accompagnée de Jean-Rémi Tribouillard.

— C'est vous les renforts ? demande Palardoux. Vous avez fait vite !

— Euh, non. On est là pour une histoire de vol dans un zoo.

— Et possiblement de meurtre, complète J.R. On recherche Eugène Pétouchal.

— C'est le marquis. Le frère de ton prof de philo.

— J'avais compris.

— Bon, on arrête de discuter là, y'a ma mère qu'est en danger, j'vous signale !
s'impatiente Ghislain à juste titre.

— C'est vrai, il a un otage. En route.

Le groupe n'a pas fait cent mètres qu'une fameuse cacophonie leur parvient : sans qu'ils aient le temps de battre en retraite, une animalerie démente déboule dans le couloir.

— A terre, tout le monde ! hurle Garrec mère.

Pendant qu'ils s'aplatissent sur les dalles froides, un déluge d'ailes et de jacassement remplit le couloir : aras, perroquets, mésanges, aigles, buses et flamands roses s'échappent en piaillant, se cognent aux parois et les griffent au passage.

Se relevant en premier sous une pluie de plumes multicolores, Palardoux fait face à un gigantesque monstre de cauchemar : sa tête est celle d'un poulpe au bec de canard et aux défenses de morse, surmontée de bois de cerf et de deux pieds fraîchement tranchés ; son corps est recouvert d'une trentaine de peaux d'animaux divers en patchwork — cougar, gorille, yack, lion, chihuahua —, de ses côtes partent huit bras humains, dans son dos se dressent deux paires d'ailes de cygnes drapées de peau humaine, l'une de ses mains est une patte d'ours, l'autre possède dix doigts en cobras, ses jambes sont en corps de girafons et ses pieds emmitouflés dans des pantoufles en kodkods. Comble de l'horreur, il porte une chouette laineuse en guise de cache-sexe et un perroquet à tête de rat sur chaque épaule.

— Gare au Kriboulak ! beugle le monstre d'une voix rauque.

— Chef !

— Reculez, Ghislain ! s'exclame Garrec.

Palardoux est projeté contre le mur par la créature ; J.R. tente de s'interposer à son tour mais un coup de patte d'ours au sommet du crâne le laisse sur le carreau. Géraldine sort

son arme et tire sur le Kriboulak : la balle paraît ricocher sur le monstre qui prend la fuite. Tribouillard se relève comme un somnambule : le regard vide, il se prend la tête entre les mains et se met à chanter du Tino Rossi à tue-tête :

— Mexico, Mexiiiiiiiiiiiiiii...

— Qu'est-ce qui lui prend, chef ? demande Ghislain, recroquevillé par terre.

— C'est sa balle dans la tête qui a dû se déplacer, explique Garrec mère, il fait ça à chaque fois, ça va lui passer. Trouvez plutôt votre mère, moi je m'occupe de Ripaille.

— Je viens avec toi, dit Géraldine.

— Reste derrière alors.

Alors que Palardoux vole au secours de sa vieille, la Garrec Family se lance à la poursuite de Ripaille. De chaque côté, les couloirs moites se succèdent : Ghislain entend des hurlement d'animaux enfermés, les deux Garrec les cris à peine moins flippant de la bête mythologique. Palardoux parvient finalement dans un labo baignant dans une lumière verdâtre ; Chantal et Géraldine arrivent elles dans un cul-de-sac. Quand elles se retournent, le Kriboulak déploie ses ailes en peau de fonctionnaires et tombe du plafond pour leur barrer la route. A dix mètres d'elles, il avance lentement : dans un même réflexe, la mère et la fille sortent leur arme et l'arrosent copieusement, sans savoir que leurs balles ricochent toutes sur la grande carapace de tortue laineuse se trouvant sous les peaux de bête.

Quand se dissipe la fumée des coups de feu, le Kriboulak avance toujours.

— Géraldine, tu te rappelles le coup du soutif ?

— Quoi ?

— Le truc pour étrangler les alligators qu'on avait vu au cinéma dans Crocodile Dundee II quand t'avais douze ans !

— Ah oui ! Et alors ?

— Enlève ton soutif et étrangle ce foutu Ripaille avec, je le ferai bien moi-même mais j'ai pétié le mien hier. J'vais attirer son attention.

— Gare au Kriboulak ! brame le monstre polymorphe.

— Arrêtez, Ripaille ! Vous n'êtes pas le Kriboulak, vous êtes le frère d'Adolphe Pétouchal, le prof de philo dépressif. Vous n'êtes pas un monstre légendaire. Vous êtes un vieux beau, une pauvre tache, un guignol à côté de ses pompes.

— Pardon ?

— Eh oui, Ripaille, vous êtes gâteaux, voilà tout. Vous nous faites une crise de sénilité aiguë, c'est pas plus compliqué. Enlevez votre costume grotesque, on dirait le méchant d'une comédie musicale de Kamel Ouali !

— Comment osez-vous ? Je suis la créature parfaite, le monstre le plus terrible qui soit ! Je suis le sommet du règne animal, le zénith de la Création ! Je suis un dieu !

— Vous êtes surtout ridicule ! Vous faites rire les moineaux et chanter les écureuils ! Allez, mon vieux, cessez vos enfantillages et la justice sera clémentine avec vous.

Contre toute attente, le Kriboulak enlève sa tête de poulpe avec sa patte d'ours et sa main en serpents : le marquis de la Ripaille, penaud, se penche vers Garrec et pleurniche sur son épaule. Au bout du couloir apparaissent J.R. et Ghislain, avec sa mère claudicante qu'il aide à marcher ; à côté de Garrec, sa fille la regarde éberluée, son soutien-gorge à la main.

— J'étais prête à le faire, je te jure, j'allais l'étrangler.

— Aucune chance, Géraldine. C'est une technique qui demande beaucoup d'entraînement.

22h38, château de la Ripaille. Pendant que la police investit le « château de la Mort », selon l'expression du journal local le lendemain, Garrec et compagnie goûtent à un repos bien mérité. Les services vétérinaires, qui embarquent les multiples animaux dénutris retrouvés dans les geôles du domaine, ont été mis à contribution pour maîtriser le marquis en plein délire schizophrène : la fléchette tranquillisante reçue dans sa cuisse gauche devrait le faire pioncer au moins trois semaines. Toujours sur les lieux, J.R., Géraldine, Chantal et Ghislain sont assis sur le canapé du salon, encore sous le choc.

— Vous en faites pas, Ghislain, votre mère va bien, l'ambulance a déjà dû l'emmener à l'hosto.

— Avec deux pieds en moins, quand même ! Ce marquis était un fou furieux ! Trancher les pieds de ma maman pour se les foutre sur son masque stupide et lui greffer à la place un pied de bouc et une patte de canard, faut être sacrément atteint pour faire ça !

— Restez positif : le pied de bouc l'aidera pour les randonnées pédestres et la patte de canard pour la plongée sous-marine, elle s'en sort pas si mal.

— Cet endroit sent la mort lente, observe Tribouillard, des effluves de haine et de démence remontent jusqu'à mes narines...

— Avec ça, on n'a toujours pas bouffé.

— C'est pas le moment, tempère Géraldine.

— Et pourquoi pas ? On pourrait grailler sur place, au château de la Ripaille, ça serait raccord. Puis j'ai tellement les crocs que je boufferais même un kodkod, avec une bonne sauce au vin ça doit être délicieux !

— Dites pas ça, chef, ça me fait de la peine pour les deux qui ont fini en chaussons. Vous croyez que je peux garder celui qui a survécu ? Il est si mignon, et puis ma maman m'a jamais autorisé à avoir un animal domestique à la maison.

— Pas question que vous adoptiez un kodkod ! Ca va nous saloper tout l'intérieur de la Coccinelle sur le chemin du retour ! En plus je doute que ça soit du goût de Marmelade.

— Je suis un homme adulte et émancipé, j'ai pas besoin de son autorisation.

— De toute façon ce kodkod n'est pas abandonné, remarque Géraldine, il a une propriétaire qui attend leur retour avec impatience. Oubliez ça, Palardoux !

— Bon, c'est pas tout ça, mais on se le fait ce gueuleton ? réclame Garrec.

Une heure plus tard, une livraison d'huîtres et de vin blanc commandée au petit resto du village est arrivée : les discussions vont bon train au cours du festin.

— Bon boulot lieutenant, et vous aussi inspecteur, se félicite Géraldine. J'avoue que je m'étais débarrassée de vous en vous envoyant ici, mais votre binôme fonctionne à merveille finalement, la prochaine affaire importante est pour vous.

— Merci, « chef », répondent Garrec et Palardoux.

— Nous aussi on forme un binôme efficace, Géraldine, dit J.R., il faut qu'on se rôde un peu mais c'est normal, si tu savais le mal qu'on a eu à s'accorder avec ta mère au départ !

— Ca m'étonne pas, c'est une forte tête, mais elle résout les affaires, c'est l'essentiel.

— N'exagérez pas, j'ai fait mon job, c'est tout!

— Allez, maman, fais pas ta modeste, surtout qu'il est de plus en plus question que tu sois décorée par Jean-François Copé.

— Cet espèce de chou farci ? Reprends des huîtres au lieu de dire des conneries et explique-moi comment vous avez fait le lien entre votre affaire et la nôtre.

— Scropetto Machagasse.

— Qui ?

— Scropetto Machagasse : c'est lui qui nous a permis de faire le lien.

— On devrait le remercier alors ce Scorbuto Pastagas, dit Garrec.

— Ca va être dur, il est mort et ses restes sont mêlés à un cou de girafe et à des pieds de bouc.

— C'est notre sixième victime, celle qu'on n'avait pas réussi à identifier ?

— Exact, Palardoux, vous avez l'esprit vif quand vous voulez, dit J.R. en avalant la dernière de sa deuxième douzaine d'huîtres.

— Ce type travaillait au zoo et il a kidnappé des animaux pour les revendre, une sordide histoire de bar après un match de foot, de tigre échappé, je vous passe les détails.

— Oui, et même qu'on s'est retrouvé nez à nez avec Godzilla.

— C'est encore son problème à la tête ou les huîtres étaient pas fraîches ?

— Non, c'est vrai, Godzilla c'est un koala, il est pas méchant mais il est gros. On a trouvé l'adresse du château chez lui et le nom de famille de mon prof de philo : c'est là que j'ai eu l'intuition que le marquis était son frère et que les deux affaires étaient liées. Et vous, comment vous avez réussi à assembler toutes les pièces du puzzle ?

— Guitou, la belote corse, la photo sur le guéridon et le bouquin de Grizaille, bref une longue histoire, je t'expliquerai tout demain.

— Vous savez que le mythe du Kriboulak repose sur des faits réels vécus par Grizaille et on retrouve ce concept du monstre parfait constitué d'animaux et d'êtres humains dans la plupart des civilisations amérindiennes et africaines. Marie-Emilienne n'était pas qu'une poétesse géniale annonçant le surréalisme, c'était une mystique au sens fort du terme et la société ne lui a pas pardonné, d'ailleurs elle est morte à l'asile. J'ai un projet de biographie sur elle mais j'ai pas encore trouvé d'éditeur intéressé.

— Super, J.R., dit Garrec, tandis que Ghislain picore une crevette dans l'assiette de Géraldine. Pour en revenir à l'affaire, ton ancien prof est indemne mais la complicité de meurtre lui pend au nez : il a rabattu des proies pour son frère, en faisant venir ici des patients sous cachetons des « Lilas Mauves » pour assouvir les délires du marquis. Quand il lui a demandé un autre corps, Pétouchal a refusé : Ripaille l'a kidnappé pour le découper en rondelles mais le vieux s'est barré et son frangin a pété les plombs. Gonzague le faisait chanter, donc il a enlevé sa copine, votre mère, Ghislain, histoire de le calmer. Le sextuple homicide de base, quoi. Le seul truc qui me chiffonne, c'est qu'on n'a pas retrouvé les têtes des victimes.

La musique de Rabbi Jacob retentit : c'est le portable de Ghislain.

— Oui, maman, je vais bien, c'est plutôt moi qui devrais te poser la question. Quoi ? Ca va pas la tête ? T'es folle ? Oui, je sais que t'es majeure et que tu fais ce que tu veux, mais

tu devrais prendre le temps de réfléchir : tu as été kidnappée par un Kriboulak fou, séquestrée dans la même cage que des animaux dangereux et on t'a greffé une patte de canard. Bon, on en parlera demain, bonne nuit. (Il raccroche :) C'était ma mère. Elle se tire à la Réunion avec son Franky Vincent de pacotille qui se prend pour Aimé Césaire.

— Elle a trouvé un poste d'enseignante ?

— Non, il l'a convaincue de laisser tomber l'Education Nationale. Ils veulent créer une station de ski à Saint-Denis de la Réunion : il paraît que tout le monde en rêve là-bas, ça serait une sorte de Center Parc, un genre de bulle avec un micro-climat. Les Réunionnais pourraient faire de la luge et manger de la fondue savoyarde. Une idée de merde, à mon avis.

— Vous êtes sûr que vous voulez pas une crevette, Ghislain ?

— Non. J'veux adopter un kodkod.

— Allez plutôt voir dans le frigo si y'a pas une bonne bouteille au lieu de divaguer !

Ghislain s'exécute mollement : il ouvre le réfrigérateur et blêmit en voyant une série de bocaux parfaitement alignés.

— Désolé chef, y'a rien à boire. Par contre j'ai retrouvé les têtes.